QUELQUES

N° 144.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA MÉTHODE D'INDUCTION

APPLIQUÉE A LA MÉDECINE ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 juin 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR N.-A. BOUCHERON.

Invida præclusit speciem natura videndi.
LUCRETIUS, *de Rerum naturâ*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Suppléant.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* BOYER, *Examinateur.* DUBOIS, *Président.* DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois, *Examinateur.*
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert, *Examinateur.*
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry, *Suppléant.*
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE,

ET A MON FRÈRE,

EDOUARD BOUCHERON.

Comme un faible témoignage de ma reconnaissance.

N.-A. BOUCHERON.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/quelquesconsider0005unse_c4l7

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA MÉTHODE D'INDUCTION

APPLIQUÉE A LA MÉDECINE.

En imposant à un élève l'obligation de présenter une thèse pour complément de ses examens, on a eu, sans doute, l'intention de mettre ses juges mieux à même de connaître ses opinions médicales; j'ai pensé que le moyen d'atteindre le plus sûrement ce but était de présenter quelques généralités sur la philosophie de la médecine. La forme dogmatique, inhérente à ce genre de composition, est peut-être peu convenable dans la bouche d'un jeune homme, surtout lorsqu'on soulève des questions encore agitées par les hommes les plus distingués. C'est un reproche que j'aurais désiré pouvoir éviter; mais cela n'eût été possible qu'en entrant dans de grands développemens. Si d'ailleurs on réfléchit un peu, on verra facilement que ce n'est là qu'une affaire de forme; car, en définitive, une opinion, de quelque manière qu'elle soit présentée, est toujours une affirmation; et en médecine, comme en presque toute chose, il est difficile de professer une façon de voir quelconque sans se trouver en opposi-

tion avec des personnes supérieures par les lumières et les talens.

La méthode enseignée par *Bacon* et par *Newton*, et à laquelle les sciences physiques doivent de si grands résultats, n'est autre chose que la marche naturelle qu'il faut suivre pour arriver à la connaissance de la vérité, ou du moins pour nous en rapprocher autant qu'il est possible. C'est un guide qui doit toujours nous diriger sur quelque branche des sciences de faits que nous portions nos recherches ; sans lui l'esprit, impatient de connaître, abandonne trop souvent la voie longue et pénible de l'observation analytique pour poser des principes qu'il laisse à l'avenir le soin de justifier.

Mon intention est d'établir, en peu de mots, qu'à l'exemple des physiciens, les médecins doivent, pour constituer une science médicale, renoncer à toute idée admise *à priori*, et suivre exclusivement cette philosophie naturelle; que c'est à l'oubli de ses préceptes qu'il faut attribuer tant de systèmes opposés dans l'histoire dont notre art offre le triste assemblage : chose d'autant plus malheureuse, que la médecine n'étant pas une science de spéculation, mais d'application, chaque idée fausse peut avoir une conséquence pratique, et que les systèmes, s'ils font connaître avec plus de détails certaines séries de faits, donnent de tous les faits opposés des descriptions altérées ou incomplètes.

Les causes premières de tous les phénomènes naturels sont et seront très-probablement toujours inconnues. Une pierre tombe ; un bâton de soufre ou de cristal acquiert par le frottement des propriétés attractives; l'acide sulfurique et la potasse mis en contact s'unissent irrésistiblement pour former un nouveau corps, sans que nous sachions rien de la nature des causes qui produisent ces effets ; cependant les sciences physiques n'en font pas moins tous les jours de rapides progrès. L'observation empirique et expérimentale des faits, l'étude des circonstances qui concourent à leur développement, et une induction méthodique qui les groupe, les coordonne et établit les lois auxquelles ils sont soumis, constituent la science. Pour se

rendre compte de ces phénomènes, et rattacher à quelque chose les lois qui les régissent, les physiciens ont été obligés d'admettre un certain nombre de *forces* ou *causes actives* qui les déterminent, telles que l'*attraction*, l'*électricité*, l'*affinité*, le *calorique*, etc., expressions qui représentent des abstractions, des principes d'action inconnus et non des corps moléculaires. Le nom de *fluide*, donné à plusieurs de ces causes, malgré l'absence des propriétés les plus générales de la matière, n'infirme pas cette assertion; car la matière étant *inerte*, pour qu'une molécule lumineuse parcoure dans une minute un espace de plusieurs millions de lieues (ou qu'une suite de molécules vibrent dans le même espace), il faut nécessairement qu'elle soit mue par une force impulsive. Ces hypothèses sont admises par tous les savans, sans aucune contestation; personne ne cherche à les détruire en expliquant les phénomènes d'affinité, d'attraction, de répulsion, etc., par l'intervention d'un être indépendant, immatériel, ou par certaines modifications de l'arrangement moléculaire des corps. Toutes les vaines théories sur les causes occultes sont depuis long-temps abandonnées.

Dans l'étude des êtres animés, et dans celle de l'homme en particulier, l'observation fait reconnaître une nouvelle série de phénomènes nombreux et variés, qui jusqu'ici du moins ne peuvent se comprendre en opposant les causes admises dans les sciences physiques, causes dont bien souvent ils ont pour effet de neutraliser l'action.

N'est-il pas rationnel de suivre dans l'étude de ces faits la même marche philosophique, c'est-à-dire, 1°. de chercher à reconnaître d'une manière empirique la nature de ces phénomènes nouveaux, leurs analogies ou leurs dissemblances, les conditions nécessaires ou seulement favorables à leur manifestation et les lois auxquelles ils obéissent; 2°. d'admettre pour leur explication une ou plusieurs *forces* sur la nature desquelles nous ne devons rien supposer, mais dont nous pouvons espérer connaître de plus en plus l'action? Ainsi, les phénomènes de plaisir et de douleur, de mouvement spontané, de

nutrition, de génération, pour être mis en ordre, pour former une science, doivent être attribués à des *causes* particulières. Ces causes ne manifestent leurs effets que dans les corps vivans ; elles ne présentent aucune analogie démontrée avec celles qui modifient les corps inanimés, on peut donc les appeler *vitales*. Comme les autres, elles ne doivent présenter à notre esprit que l'idée abstraite de *puissances actives* dont les effets se montrent, varient, cessent, selon certaines circonstances que nous devons étudier, mais dont l'essence est au-dessus de nos moyens d'investigations.

Cette manière de raisonner doit être légitime en physiologie aussi-bien qu'en physique. Il est évident que la méthode, comme la logique, n'est pour notre esprit qu'un instrument, un régulateur, dont la bonté ne peut varier selon que nous l'appliquons à tel ou tel ordre de faits. Rattacher des phénomènes à un principe, et d'un principe posé déduire les conséquences naturelles, sont deux opérations constamment les mêmes dans quelque science que ce soit.

Cependant la méthode inductive, dont tout le monde reconnaît l'utilité ou plutôt la nécessité pour assurer les progrès des sciences physiques, est bien loin d'avoir été accueillie généralement dans celle qui a l'homme pour objet. Sans doute, la variété infinie, la complication, la mobilité des phénomènes, la difficulté de les reproduire par expérience, la nature même des causes qui sont susceptibles de s'altérer, de s'épuiser, rendent l'application de la méthode beaucoup plus difficile, mais en même temps elles font sentir la nécessité d'y avoir recours.

Les philosophes et les médecins ont, en général, suivi une marche opposée à celle de l'induction : ils ont commencé par admettre comme vrai un principe appuyé d'un certain nombre de faits, et, ne cherchant dès-lors dans les faits nouveaux que des témoignages favorables, ils ont négligé ou faussé ceux qui ne rentraient pas naturellement dans leurs systèmes; c'est ainsi qu'on a vu des théories opposées se succéder avec la prétention d'être seules en possession de

la vérité, dont un ordre de phénomènes est sans doute l'expression, mais nécessairement plus ou moins incomplète.

La psychologie moderne a démontré que la vieille querelle des spiritualistes et des matérialistes provient de ce que les philosophes ont méconnu la coexistence des deux ordres de faits également réels que présente le monde moral, et qui dérivent de l'action propre de la cause de l'intelligence et de l'action des corps extérieurs. Cette dualité de phénomènes se retrouve dans le monde physiologique ; elle a produit des conséquences semblables. Espérons que la philosophie, dont l'influence sur les théories médicales a toujours été très-grande, favorisera encore aujourd'hui les efforts des médecins qui cherchent à entraîner leur science dans la même voie qu'elle !

Lorsqu'on réfléchit sur certains phénomènes vitaux, il est difficile de ne pas reconnaître une activité spontanée et indépendante des circonstances extérieures. Depuis le moment de la conception, le nouvel être se développe selon des règles constantes et préétablies ; sa carrière est divisée par des périodes dans lesquelles le corps éprouve des changemens remarquables, et dont rien ne peut rendre compte ; des organes cessent leurs fonctions et se flétrissent; d'autres présentent un accroissement de vitalité, exécutent des fonctions nouvelles, qui cesseront à leur tour. Au milieu des conditions extérieures les plus différentes, et qui tendent continuellement à la détruire, la vie se soutient par le concours harmonique de toutes les fonctions, qui se modifient au besoin, se suppléent quelquefois ; l'unité d'action lie par des sympathies des organes qui n'ont aucun rapport anatomiques, provoque des efforts médicateurs, etc.

D'un autre côté, l'observation montre également combien est grande l'influence des agens extérieurs sur la plupart des fonctions de notre économie : leur action est indispensable à l'entretien de la vie; c'est ainsi que tous les actes vitaux sont suspendus, si pendant quelques instans l'air ne peut plus pénétrer dans les poumons. Le corps est formé par un assemblage d'organes, sinon isolés, du moins distincts, qui présentent chacun une organisation, une fonction et

une vie particulières ; les modificateurs externes peuvent altérer ou détruire leur texture et leur action en produisant des maladies locales et réactives, qui ne troublent les autres organes que par l'excitation communiquée au système nerveux ou par contiguité de tissus : dans le plus grand nombre des cas, les nécropsies font reconnaître des lésions organiques correspondant aux lésions fonctionnelles, etc.

L'action vitale se manifeste donc par deux séries de phénomènes différens, selon qu'ils se rattachent à son état actif ou passif.

Ces faits ne présentent rien de contradictoire pour qui ne cherche pas à pénétrer l'essence des forces productrices ; mais les médecins qui ont eu la prétention de remonter à la source des phénomènes, ont dû s'appuyer du témoignage des uns et nier la réalité des autres, suivant qu'ils offraient des argumens pour ou contre telle ou telle opinion : c'est ce que montre l'histoire des divers systèmes spiritualistes ou matérialistes qui ont tour à tour régné en médecine.

Le temps a fait justice des hypothèses des animistes, des mécaniciens, des chimistes, etc. ; mais le principe de l'essence matérielle des forces vitales est encore admis, on peut dire presque généralement.

Les partisans de cette manière de voir renonçant, quant à présent, à toute explication par les lois physiques, posent en fait que l'organisation est *nécessairement* la cause des phénomènes de la vie : cela est possible, nous ne connaissons pas les secrets de la nature ; il se peut que deux arrangemens moléculaires différens produisent des effets semblables ; mais une pareille supposition est tout à fait contraire à l'idée que nous avons du rapport de cause à effet, et ce n'est pas d'ailleurs ainsi que l'entendent les organiciens. Si, par exemple, le tiraillement d'un nerf et celui d'un tendon font naître l'un et l'autre de la douleur, l'esprit se refuse à regarder ce phénomène comme dépendant uniquement de la nature et de l'arrangement des molécules, puisqu'ici ces choses n'ont aucune analogie.

Je vais prouver brièvement que le principe qui sert de base à la médecine organique n'est, comme tous ceux qui supposent connue

l'essence des causes premières, qu'une hypothèse contre laquelle dépose un grand nombre de faits : quant à ses conséquences, on les connaît; la *doctrine physiologique* peut être considérée comme une expressions de ses déductions logiques.

Avancer que la vie est le résultat nécessaire de la matière organisée, revient à dire qu'un arrangement moléculaire donné doit produire toujours, et de la même manière, certains phénomènes, et que lui seul peut les produire. Nous allons voir que les données fournies par l'anatomie, la physiologie et la pathologie comparées entre elles sont loin d'amener à cette conclusion; je prendrai les exemples dans les faits qui se rattachent à la manifestation des deux premières *propriétés* de l'animal.

Sensibilité. Si la sensibilité est un produit du système nerveux, on ne doit l'observer que dans ce système; leur degré réciproque de développement doit toujours être dans une proportion exacte; les fonctions dissemblables doivent être liées à des nerfs différens, et des fonctions identiques à des nerfs d'une organisation uniforme.

Peut-on dire qu'il en soit ainsi?

1°. *Une fonction identique coïncide-t-elle avec un nerf d'une structure uniforme?* Le nerf optique, étudié dans les différentes espèces de la série animale, présente dans sa disposition des variétés très-nombreuses; tantôt il est formé par une réunion de filets médullaires, qui se divisent et s'atténuent à mesure qu'ils approchent de l'œil (*l'homme*), tantôt il est disposé en forme de membrane pliée plusieurs fois sur elle-même dans le sens de la longueur (*trigles*); ces plis sont, dans certains cas, séparés par des intersections filamenteuses (*squales*); d'autres fois ce nerf est formé de filets parallèles mobiles (*cyclopterus*), etc. La rétine présente également des variétés de forme et de consistance. Cependant l'action de la lumière est toujours la même; l'œil est modifié selon le degré de réfraction du milieu qu'elle doit traverser, afin que l'image ait toujours la même netteté : il ne peut y

avoir que des différences d'intensité; mais le plissement de la rétine, auquel on a attribué pour fonction de réunir une plus grande quantité de rayons lumineux, s'observe, dans des conditions très-diverses, chez des poissons et les oiseaux. Ces remarques sur le peu d'uniformité du nerf optique sont applicables, en grande partie, à ceux qui servent à l'audition et à l'olfaction.

2°. *L'unité de structure suppose-t-elle l'unité de fonction ?* La cinquième paire cérébrale se distribue, selon les espèces, à des organes qui n'ont souvent aucune analogie de fonctions; ainsi, on la voit se porter à la face chez les mammifères; aux nageoires, à la queue ou à l'opercule dans certains genres de poissons; à la batterie électrique dans les torpilles : elle constitue le nerf auditif des raies. La huitième paire fournit à la fois des branches aux poumons, au cœur, à l'estomac, à la rate, au foie et aux muscles du larynx; les animaux supérieurs ont des nerfs qui servent en même temps à la sensibilité et au mouvement; d'autres, comme les mollusques, n'en ont que d'une espèce pour toutes les fonctions.

3°. *La sensibilité d'un organe correspond-elle toujours au degré de développement de ses nerfs?* La membrane médullaire des os longs, les testicules, dans lesquels on n'admet la présence des nerfs que par analogie, offrent une vive sensibilité. Certains organes, où les nerfs cérébraux pénètrent, peuvent être irrités sur les animaux, sans que ceux-ci paraissent souffrir. La section des muscles est peu douloureuse, celle d'une grande partie de la pulpe cérébrale elle-même l'est à peine. Tout le monde sait que les organes qui reçoivent une grande quantité de nerfs, tels que les poumons, le foie, les intestins, ne manifestent qu'une sensibilité obscure lorsqu'ils sont enflammés.

4°. *Les nerfs sont-ils seuls le siége de la sensibilité?* Les anatomistes reconnaissent qu'il est des tissus dans lesquels il est impossible de

constater la présence du plus petit filet nerveux, tels sont les tendons, les aponévroses, les cartilages; la substance compacte des os et les membranes séreuses peuvent être considérées comme étant dans le même cas.

Si la sensibilité est une propriété du tissu nerveux, un résultat de son organisation, comment expliquer les vives douleurs que déterminent les affections pathologiques des cartilages, des os, des membranes séreuses, le simple tiraillement des tendons et des ligamens? Et lors même qu'on croirait devoir admettre la présence des nerfs dans ces organes, il resterait encore à se rendre compte de la disproportion extrême entre la cause et l'effet, à comprendre comment l'inflammation de la plèvre développe une sensibilité beaucoup plus grande que ne le fait l'inflammation du poumon. L'intervention d'une atmosphère nerveuse n'est pas d'un grand secours; elle est d'ailleurs trop facile à réfuter pour mériter qu'on s'y arrête.

On peut juger par ce simple aperçu de faits, qu'il serait facile de multiplier, si, en bonne logique, il est permis d'affirmer que la sensibilité est nécessairement et uniquement l'effet de l'action du système nerveux.

Contractilité. 1°. La contractilité n'est pas plus que la sensibilité la propriété exclusive d'un arrangement moléculaire particulier; la fibre musculaire en est sans doute le siége le plus évident, mais on l'observe chez des animaux presque entièrement mucilagineux : la peau du scrotum se contracte d'une manière très-marquée; les points lacrymaux, le canal de l'urètre se resserrent avec assez de force pour empêcher l'introduction d'une sonde. Dans les toux convulsives ou après une course rapide, l'air se précipite dans les tuyeaux bronchiques, et l'auscultation fait reconnaître qu'il ne pénètre qu'en très-petite quantité dans les vésicules, etc. 2°. La force de la contractilité n'est pas toujours en rapport avec le volume des muscles; elle peut même varier dans certaines limites, selon la résistance à vaincre. Il est des affections, telles que l'hystérie, dans lesquelles le muscle le plus faible

acquiert tout à coup une énergie de contraction capable de résister aux plus grands efforts ; d'autres fois, comme dans la catalepsie, cette contraction persiste au même degré pendant un temps indéfini, sans s'épuiser. Cela ne dépend pas certainement de la fibre contractile, elle est la même avant et pendant l'accès hystérique. La force qui a mis en jeu la contractilité peut donc aussi augmenter ou diminuer cette *propriété ;* cette force est tout à fait étrangère aux muscles. C'est ainsi que la sensibilité, réveillée par une cause irritante, n'est pas toujours proportionnée au développement des nerfs et à l'irritation de l'organe.

Je me borne à rappeler ces faits connus et incontestables ; il suffisent pour faire voir si on est fondé à admettre que la sensibilité et la contractilité présentent, dans leurs rapports avec les tissus nerveux et musculaire, les conditions nécessaires pour établir entr'eux une relation de causalité.

Il ne serait pas difficile de prouver, par des faits nombreux, que les organes peuvent être altérés à des degrés divers et quelquefois considérables, sans que leurs fonctions paraissent être dérangées, du moins d'une manière proportionnelle ; que les modifications, la destruction même des fonctions, ne sont pas toujours liées à des lésions appréciables de l'organisme ; qu'une fonction, suspendue par un dérangement d'organe se rétablit quelquefois après un certain temps, bien que ce dérangement reste le même, etc.

Ces faits ne sont pas niés ; mais les organiciens demandent à quelle conclusion on prétend les faire servir, et si l'on veut prouver, en faisant reculer la science jusqu'aux entologies métaphysiques, l'inutilité des recherches anatomiques.

On pourrait répondre que, lors même qu'on n'en tirerait aucune conclusion, il ne serait pas inutile de les rappeler à ceux qui créent des théories, les données positives et négatives ayant la même valeur ; mais il paraît raisonnable d'en déduire les conséquences suivantes :

1°. Le principe qui admet l'organisation comme cause nécessaire des phénomènes de la vie est en opposition avec un grand nombre de

fais, et par conséquent ne représente qu'une partie de la vérité : ses conséquences logiques doivent avoir le même caractère. Si donc on prend ce principe pour base de la science médicale, elle ne sera elle-même qu'une représentation incomplète de la vérité, c'est-à-dire un système. 2°. Les solidistes ont démontré, depuis long-temps, la vanité des théories des animistes. Les deux solutions de cette question sont donc également inadmissibles ; et si l'on ne veut se borner à un empirisme absolu, qui ne peut constituer une science, il faut nécessairement avoir recours à la méthode qui étudie les phénomènes, les compare et les groupe d'après leur plus grande analogie, pour en déduire des principes généraux.

Cette méthode est la seule qui permette d'accueillir tous les faits qui tous doivent nous rapprocher de la vérité quelle qu'elle soit, de tenir compte, non-seulement de l'expérience de l'ère anatomique, mais aussi de celle des siècles passés ; car il n'est pas certain que ce soit de nos jours que date la véritable observation, ainsi que le prétendent quelques personnes. Il est permis de croire que les anciens ont apporté autant de sagacité que les modernes dans l'étude de la nature ; mais les uns et les autres ne l'ont pas considérée sous le même point de vue : c'est ce qui constitue les systèmes, qui ne sont que des manières diverses de rechercher la vérité. Fondés sur un certain nombre de faits réels, ils sont défectueux par les conséquences fausses ou exagérées qu'ils en déduisent. Négliger des conclusions opposées, qui se détruisent mutuellement, et faire ressortir de la comparaison des faits quelques données générales, est la mission de la méthode analytique et inductive. Les systématiques sont des ouvriers qui réunissent les matériaux de différente espèce qu'elle doit mettre en œuvre pour élever l'édifice scientifique.

Les diverses sectes médicales (à l'exception des empiriques, qui représentent le scepticisme) peuvent être rapportées au spiritualisme et au matérialisme. Ces deux systèmes reposent chacun sur une série de faits distincts, dont la réalité a été mise hors de doute par les

preuves nombreuses que les partisans de chaque opinion ont présentées.

Les animistes ont dirigé spécialement leur attention sur les phénomènes si remarquables qui manifestent, dans l'action vitale, une activité spontanée et une harmonie, inexplicables par l'influence des corps extérieurs ou de l'organisation. Ils ont admis l'existence d'un être intelligent, et les faits qui ne s'accordaient pas avec cette supposition ont été regardés comme tout à fait accessoires.

Les organiciens, à leur tour, ont attribué toute l'importance aux phénomènes qui dérivent de l'action continuelle des agens extérieurs sur notre économie, des conditions physiques nécessaires à certaines fonctions, de la liaison intime de l'organisation et des actes vitaux, etc. Remontant à l'essence de la cause, ils n'ont vu dans le corps humain qu'une machine compliquée, régie par les lois générales de la matière, et qui n'est mise en mouvement que par les excitans externes : la vie n'a été qu'une irritation continuelle.

Si on écarte les conclusions également vicieuses, et qu'on rapproche les faits sur lesquels chaque système s'appuie, on sera amené à reconnaître que la vie se manifeste par deux ordres de phénomènes qui indiquent une manière d'être tour à tour *active* et *passive*, *spontanée* et *dépendante*, *une* et *multiple*.

Puisque la matière est *inerte*, et que les forces physiques ne peuvent rendre compte de ces phénomènes, il faut bien admettre pour leur explication des forces vitales, qui ne sont pas plus des *entités métaphysiques* que l'attraction ou l'affinité.

L'unité d'action ou l'harmonie de ces forces, leur *activité* propre et leur *dépendance* de la matière et de ses lois générales, peuvent être considérées comme des *lois* qui, par leurs degrés d'influence réciproque, suffisent pour rendre compte de tous leurs phénomènes.

Des physiologistes ont rattaché à un *principe* ou *force directrice*, dont les autres ne seraient qu'une émanation où une manière d'agir, les faits nombreux qui prouvent un *consensus* de tous les organes vers un but commun, le maintien de l'unité physiologique. Ce *prin-*

cipe, dont on décrit les *mœurs*, a peut-être l'inconvénient de représenter presque infailliblement à l'esprit l'idée d'un être distinct, par les rôles variés qu'on lui fait jouer; son admission d'ailleurs n'est pas indispensable, et on peut très-bien regarder l'unité, l'harmonie des phénomènes vitaux comme une loi des forces qui produisent ces phénomènes.

Ces principes posés, on peut se rendre compte d'un grand nombre de faits inexplicables de toute autre manière : le développement accidentel de la sensibilité ou de la contractilité dans certains tissus; le rapport variable des forces sensitive et motrice avec les nerfs et les muscles, qui cependant sont indispensables pour une action forte et régulière; les sympathies entre des parties qui ne sont liées que par leurs fonctions; les maladies primitivement générales et sans lésions matérielles appréciables ou correspondantes ; le maintien de la vie avec des altérations d'organe considérables, mais lentes; son trouble par de semblables altérations instantanées; le défaut de proportion entre les maladies locales et les symptômes qu'elles développent quelquefois; les efforts médicateurs ou critiques, etc., etc.

Cette doctrine présente donc l'avantage de réunir tous les faits, d'en donner une explication satisfaisante qui permet de les réunir et de les classer : c'est là ce qui constitue toute véritable science. Elle est bien loin de se refuser d'ailleurs aux recherches d'anatomie naturelle ou pathologique. Il est évident que ce sont les meilleurs moyens d'investigation pour reconnaître toutes les conditions de *dépendance* des forces vitales; mais elle demande que ces moyens soient employés avec précaution et dans un esprit sceptique, qu'on n'en fasse pas la base unique de l'art de guérir. Les altérations organiques peuvent être cause, effet, complication, simple accident; elles sont presque exclusivement liées à un seul ordre de maladies. Et que prouvent-elles souvent ? La vaccine n'est-elle qu'une inflammation d'un point de la peau? Autrefois on regardait les maladies comme des fonctions pathologiques auxquelles tout le corps participait. Il répugne de croire que cette manière d'observer n'a rien de vrai ni d'utile.

Considérée dans son application, la doctrine des causes actives permet au médecin de profiter de toutes les données que lui fournit l'expérience, et lui fait trouver dans la connaissance du degré d'activité des forces vitales les motifs de modifier la puissance de ses moyens thérapeutiques.

Pressé de terminer ce travail, exécuté avec trop de hâte, sans doute, je serai satisfait si, malgré la faiblesse des développemens, on saisit bien l'idée qu'il renferme. Je crois cette manière de voir vraie; elle a été et est soutenue par des hommes distingués, dont j'aurais pu citer le témoignage; je m'en suis abstenu, parce que la valeur d'un argument est intrinsèque, et ne varie pas selon le mérite de celui qui le présente; et que d'ailleurs les noms réveillent souvent des préventions qui, favorables ou désavantageuses, font trouver dans une phrase plus ou moins qu'elle ne dit.

Si cette doctrine était erronée, elle aurait du moins cela de consolant, qu'elle cherche à rallier, par une bonne méthode philosophique, tous les faits que les anciens et les modernes ont recueillis. Je terminerai en rappelant cette sentence du père de la médecine : « La vie est courte, l'art est long, le jugement difficile. »

FIN.

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

(*Traduction de* M. Pariset.)

I.

Lorsque la crise se fait ou lorsqu'elle est faite, ne provoquez aucun mouvement, aucune action nouvelle, ni par des purgatifs ni par d'autres irritans, laissez tout en repos. *Sect.* 1, *aph.* 20.

II.

Dans les affections aiguës, et surtout au début, il faut rarement employer les purgatifs, ou, si on les emploie, que ce soit après le plus sévère examen. *Ibid.*, *aph.* 23.

III.

Les lassitudes spontanées annoncent des maladies. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Il vaut mieux que la fièvre succède à la convulsion, que la convulsion à la fièvre. *Ibid.*, *aph.* 5.

V.

Les changemens de saisons produisent surtout les maladies, et, dans chaque saison, les grands changemens du chaud et du froid, ou tout autre analogue. *Sect.* 3, *aph.* 1.

VI.

L'induration du foie dans l'ictère est mauvaise. *Sect.* 6, *aph.* 42.